

## Maroc 2004 – 22 février / 7 mars 2004

Deuxième semaine

### Lundi 1<sup>er</sup> mars 2004

Céline était toute triste en partant. C'est vrai qu'il y a plus gaie comme destination : rue Bergot à Lille. D'autant plus que la semaine a été un peu courte à cause de cette foutue crise de rototos et de proutoutous. Mais le Maroc n'est jamais qu'à trois heures de Paris, alors tu reviendras en évitant de manger autre chose que de la semoule.

En attendant, le voyage continue avec Vincent. C'est pas pareil mais c'est différent. Notre objectif est la traversée du Haut Atlas en 4 jours sans guide, sans mule, sans provisions, juste au feeling et à la force des pieds.

Le « petit taxi » nous emmène à la gare des grands taxis. Nous déjouons une première arnaque du chauffeur qui fait une tentative à 20 euros alors que la course coûte en réalité 1,5 euros. Bien essayé. Et c'est bien d'une course qu'il s'agit. Tel le bolide de rallye, le taxi roule à 200 à l'heure sur une route qui s'enlace petit à petit dans la montagne. Et c'est la première contradiction marocaine de la journée : comment peut-on attendre pendant 15 plombes le départ d'un véhicule dans la gare routière sans que personne ne s'énerve, et pourquoi une fois parti, plus rien ne peut retarder la course folle du taxi sous peine de surexcitation du chauffeur ?

Arrivés à Asni, nous provoquons une véritable émeute doublée d'une guerre des guides, qui en viennent aux mains alors que nous leur avons dit dès le départ que leurs services ne nous intéressaient pas. Pendant qu'ils se tapent dessus, nous nous éclipsons discrètement en direction de la vallée du Tachdirt grâce aux conseils avisés de l'épicier, comme on dit chez nous, l'Arabe du coin.

Des informations intéressantes sur le site du CAF (Club Alpin Français) marocain :

<http://www.cafmaroc.co.ma/>

Nous n'avons pas fait 500 mètres que tous les gamins de l'école nous collent aux chaussures de randonnée. Il y en a même un qui nous suit pendant un bout de chemin, en nous précédant de temps en temps, pour nous guider sur une fausse piste. Nous le soupçonnons de vouloir nous égarer un peu, afin que fatigués, nous acceptions son invitation à boire un thé chez lui, puis à manger un tajine, puis à nous guider, puis à nous réclamer une petite contrepartie pour ce service dont nous avons absolument envie de nous priver. Quand il eut compris que nous n'étions pas des enfants de cœur, qu'en plus nous étions de gros radins et que de surcroît nous n'aimions pas les faux guides dans son genre, il abandonna enfin la partie et rebroussa chemin en emportant mes lunettes de soleil, négligemment posées sur un rocher après une petite halte. Il n'aura pas tout perdu le bougre de galopin.

Pendant ce temps, la route continue à suivre la vallée et son cours d'eau, ce qui ne nécessite pas spécialement de guide expérimenté.



Figurez-vous que le paysage que nous découvrons est supsup, comprenez superbe et surprenant : entre aridité, sécheresse et rudesse des montagnes où s'aventurent les bergers et les chèvres – et canaux d'irrigation, cultures en terrasses, plantations de noyers, pommiers ou amandiers, en bordure des cours d'eau. On trouve toutes les heures de marche, un petit village accroché on ne sait pas trop comment à la montagne. Construite les unes sur les autres en terre crue, les maisons créent un dédale de ruelles où l'on a l'impression qu'il faut traverser tous les logements voisins avant d'arriver chez soi.



C'est un peu comme ça que nous arrivons chez notre hôte dont j'ignore pour l'instant le nom. Rencontré sur la route, il nous propose une petite halte chez lui ce qui n'est pas pour nous déplaire. La maison est en haut du village sur quatre niveaux - excusez du peu - étable au rez-de-chaussée, pièces de vie au-dessus, cuisine en terrasse et stockage sous les toits. La pièce principale est un modeste rectangle cerné de banquettes et d'un buffet au style indéterminé, au milieu duquel trône la télé monochrome de nos grands-parents. Le branchement électrique est pour l'instant un grand mystère étant donné que le village vit encore à l'heure de la bougie. L'antenne est un bricolage sommaire de divers métaux, et deux chaînes parviennent péniblement au fond de la vallée. Bien entendu, l'image est floue et sous la neige. Le petit écran fait office de radio et c'est tant mieux. Mais le son est médiocre et c'est tant pis. Une peinture vert-turquoise recouvre les murs, dont le haut s'orne du très officiel rose royal.



Une décoration naïve basée sur la technique surexploitée de la rosace est déclinée à toutes les sauces du sol au plafond. Après mûre réflexion, nous trouvons l'œuvre plaisante comparée aux images de foot Panini, horloge Danone, affiche Coca Cola, photos du roi ou de familles posant d'une

manière très « artificielle »... qui ornent les murs. Pour finir et sans être méchant, ça sent le bouc comme à la ferme et on aime bien.

Dans l'ordre : se laver les mains avant de boire le thé, admirer le coucher du soleil en fumant un bédou, faire le tour du village, se la couler douce sur la terrasse en regardant les femmes qui travaillent, les petites filles qui dansent, les bergers et troupeaux qui redescendent des montagnes, profiter de la vue en goûtant le lait tout chaud et trouver qu'il a bon goût.



Personne ne regarde la télé qui marche toujours aussi mal. Tout le monde a les yeux rivés sur son assiette et celle du voisin puisque c'est la même. Le plat est unique, le plat à tajine. Pommes de terre, carottes, navets, petits pois, oignons et poulet des montagnes ont mijoté ensemble. Ils s'entendaient parfaitement bien, se marièrent avec bonheur et célébrèrent leur union dans nos palais. Pour savourer cette communion quasi solennelle, du pain chaud à profusion avait remplacé l'ostie. Fameux sacrilège.

La soirée qui suivie restera à jamais gravée dans les mémoires des habitants de Arg.

Ici, tout est prétexte à parler pendant des heures : un casse tête mathématique, les noms et prénoms de chacun, l'alphabet arabe et romain, l'itinéraire jusqu'à Setti Fatma en passant par toutes les routes

possibles, la carte du Maroc, les noms des joueurs de foot européens...

Dehors il fait bien noir, toujours pas d'électricité dans le village mais le mystère de la télé est résolu : une grosse batterie de camion et deux petits fils, il fallait y penser. Mais le mystère de son chargement n'est toujours pas résolu.

Dehors, il fait bien noir et des cris montent d'un peu partout dans le village. Les hommes, surtout les jeunes dans leur djellaba fantomatiques fêtent quelque chose d'assez mystérieux, un peu à la manière d'Halloween (bien que la comparaison soit maladroite) : des silhouettes à la capuche pointue font le tour des trois villages mitoyens en émettant des cris étranges devant les maisons en espérant recevoir en échange une soupe, un thé, un dirham, du pain, un fruit... Mohamed (c'est le nom du garçon rencontré sur la route) ne crie pas. Il ne donne rien non plus. Mais par contre, perché sur la terrasse, il balance des sauts d'eau sur la tête des « fantômes hurleurs ». Il paraît que ça fait partie du jeu. D'ailleurs les autres se s'en plaignent pas et au contraire s'en amusent. Drôle de coutume, mais grosse ambiance dans le village.



## Mardi 2 mars 2004

Il a plus toute la nuit, la rivière est gonflée à bloc, changement de couleur : de claire et translucide elle passe au marron boueux. Les nuages s'évaporent doucement, le bleu apparaît au-dessus de nos têtes inondant la vallée d'une belle lumière post orageuse où l'air semble limpide, où tout devient plus coloré.

Petit déjeuner, échange d'adresse, photos-souvenirs, cadeau de remerciement, poignée de mains, salamalecum une fois, deux fois, trois fois... On a vite arrêté de compter. Mohamed fait un bout de chemin avec nous jusqu'à la sortie du village, donne sa bague à Vincent en signe d'amitié (mais y aurait-il plus que de l'amitié entre Vincent et Mohamed ?) et la route continue. Merci de nous avoir fait goûter à cette fameuse hospitalité berbère sans aucune arrière-pensée, juste pleine de générosité, d'envie d'échanger et de passer un bon moment ensemble.

La journée est placée sous le signe de « on continue à avoir la Baraka » : il y a des nuages partout sauf exactement à l'endroit où nous nous trouvons, comme si le bout de ciel bleu ensoleillé ne voulait plus nous quitter. Et bien qu'il en soit fait selon tes désirs et soit le bienvenu au-dessus de nos têtes.



La vallée est toujours très chouette, au style identique et toujours impeccable. On reprend les mêmes et on recommence : rivière, cultures en terrasse, plantation d'arbres, villages tous les quelques kilomètres voire moins, chemins, routes et sentiers taillés à coups de burins dans la montagne. Les gamins sont tout gentils et mimis... mais parfois un peu saoulant comme si les randonneurs étaient à la fois banque, confiserie, pharmacie, papeterie ou épicerie ambulantes. Des fois faut même les remettre à leur place, façon « T'es gentil, je t'aime bien et je comprends que tu tentes ta chance mon enfant. Mais j'ai une certaine autorité et je te demande de me lâcher immédiatement s'il te plaît, sinon je risque de m'énerver et là tu vois j'aimerais pas être ta place ».





Après 3 ou 4 heures de marche tranquilles, nous faisons escale au gîte de Ouanskra, juste avant Tachdirt. Demain, c'est la grosse étape du périple, alors faut pas déconner.

Je vous déconseille cependant la petite balade crépusculaire consistant à essayer d'enjamber la rivière, et qui se termine finalement les deux pieds dans l'eau, chaussures et pantalon trempés. Très mauvaise idée quand on n'a pas de vêtements de rechange et que le gîte est chauffé aux parpaings en béton.

### **Mercredi 3 mars 2004**

Bien dormi malgré le froid, enfin presque car les flatulences nocturnes de Vincent atteignent parfois un niveau sonore hors du commun des mortels. Même lui a été surpris dans son sommeil, réveillé en sursaut par le bruit de son propre pet ; fait assez rare pour être souligné même si ça n'a pas beaucoup d'intérêt et aucune conséquence notable pour la suite des opérations. Bien mangé par contre.



Et c'est parti au pas de randonnée c'est à dire sans se presser. Tout se passe bien jusqu'à Tachdirt où nous croisons la route, enfin il s'est mis sur la nôtre, d'un certain

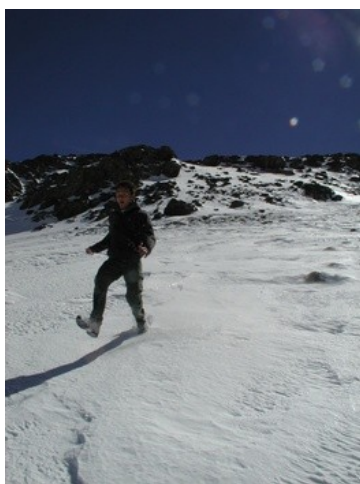
Brahim, personnage détestable. On a connu avant-hier l'hospitalité Berbère, et bien voici incarné son contraire.

Un gars qui comme d'habitude fait semblant d'aller dans la même direction que nous, nous donne une indication sur la route à suivre et ne nous lâche plus d'une semelle pour avoir sa petite pièce. Le sketch a duré environ deux heures. Nous lui avons dit cinquante fois que nous n'avions pas besoin de guide. Il a cinquante fois fait semblant de ne pas comprendre, allant jusqu'à simuler une tuberculose pour susciter notre compassion. Quand nous stoppions la marche, il stoppait. Lorsque nous repartions, il nous précédait. Si nous tentions d'accélérer, il allait plus vite, si nous quittions le chemin, il venait nous chercher. Les tentatives de fuite en courant ressemblaient à une course poursuite ridicule au milieu de nulle part. Il a fini par admettre qu'il voulait effectivement des dirhams pour nous avoir forcés à être derrière lui. C'est là que l'histoire s'embrouille. Nous, on continuait notre chemin, lui il nous attrapait par le bras. Nous, on se débattait, lui il récidivait. Nous, on a commencé à lui gueuler dessus comme des vieux chacals révoltés. Lui, il était trop têtu. D'autant plus que nous étions arrivés dans la neige et qu'avec ses mocassins en plastique déchirés, il se les caillait grave et devenait de plus en plus pressant. Imaginez le spectacle grotesque : un paysage à vous couper le souffle, une des plus belles randonnées de notre petit périple et au milieu de tout ça un gros débile qui s'acharne sur nous comme si ça vie dépendait de quelques dirhams, qu'on a fini par lâcher avant de lui en coller une parce que ça nous démangeait sérieusement. Mais c'est qu'il en redemande ce con. Heureusement que la neige l'empêchait de continuer sinon on y serait encore.





Enfin la paix. Le reste de la balade, c'est que du bonheur. Ascension jusqu'au col du Tachdirt : 3200 mètres avec vue imprenable sur les deux vallées, fin d'ascension dans la neige un peu verglacée, petite pause pour fêter ça, puis descente dans la poudreuse comme des gamins tout fous, sur les fesses, tout mouillé, tout content, puis plus de neige mais des grosses caillasses qui tuent les chevilles et finalement pas mécontents d'arriver au gîte de Timichi à 2050 mètres soit une belle dénivelée. De 1800 à 3200 mètres puis de 3200 à 2050 mètres, c'est pas trop mal pour des débutants. Safi pour aujourd'hui, repos. Jamais le thé n'est aussi bon que dans ces moments là.



Dans le gîte, on rencontre Piane ou Pianeu, un Danois plus ou moins sexagénaire et peintre à ses heures perdues dans la Médina de Marrakech. Il espère vendre ses toiles dans son pays, making a little money and travel again. Il est un peu bavard mais très gentil et toujours gaillard quand il s'agit de taper la discute avec deux hollandaises de passage.

#### **Jeudi 4 mars 2004**

Le lendemain, on décide de faire un bout de route ensemble en direction de Setti Fatma.

On se trouve dans la vallée de l'Ourika, un peu similaire à celle du Tachdirt, avec ses petits villages berbères traditionnels, ses cultures en terrasse dans le lit du cours d'eau en espérant qu'il ne déborde pas, les gamins qui nous réclament tout et n'importe quoi sans se demander s'ils en ont une quelconque utilité et les femmes qui bossent comme des maboules. Les hommes semblent jouir d'une situation plus confortable, assis devant les maisons, laissant s'écouler le temps au rythme des troupeaux qui passent, des appels à la prière du muezzin, des rares touristes en cette saison, des enfants qui vont et viennent à l'école, ou des muletiers qui ramènent les provisions de la ville. En fait, les hommes sont cantonniers, commerçants ou maçons, et abattent également une grosse quantité de travail. Mais l'homme au repos est dehors, tandis que la femme au repos est au fourneau.

Au milieu de tout ça, nous nous sentons parfois mal à l'aise avec notre attirail de randonneur high-tech comparé aux brodequins de marche en plastique déchiquetés par les pierres, ou notre portemonnaie sonnante et trébuchante comparé aux quelques dirhams qui nous sont réclamés à chaque traversée de village.

Au milieu de tout ça, nous nous sentons parfois voyeur quand nous aimerions en savoir plus sur un mode de vie que nous observons sans vraiment bien comprendre.

La vie est douce et rude à la fois. Les conditions de vie, d'hygiène ou de travail nous semblent parfois moyenâgeuses. Les gens sont pauvres malgré des journées de labeur à rallonge, et partout la misère semble à son aise. Nous admirons leur courage, le travail accompli pour terrasser les montagnes et créer des parcelles de culture, dompter l'eau et entretenir les vergers, ou encore conserver les villages et la vie telle qu'elle était il y a des centaines d'années (à peu de chose près). Ce maintien des traditions n'empêche pas les habitants d'aspirer à une vie meilleure, plus facile, plus moderne. Bien sûr, ils n'en voient souvent que les côtés positifs sans percevoir qu'ils risquent de se perdre.

D'ailleurs, l'influence occidentale a déjà des effets néfastes sur la culture berbère. L'arrivée en masse des paraboles sur les toits des maisons en terre crue dans les

villages reliés au réseau électrique pollue le paysage et la culture berbère. La disparition de la terre crue (pourtant adaptée à cette région) au profit des parpaings, engendre des maisons mal isolées. Ou encore l'utilisation massive des lessives chimiques pollue l'eau des montagnes. Rien ne va vraiment dans le sens d'une amélioration.

Certes, un peu de modernisation et de confort sont les bienvenus. Mais sans réflexion, ni éducation, ni mode d'emploi, l'adoption d'un mode de vie inadapté risque d'engendrer plus de dégâts que de bienfaits.

Tous ces changements mal contrôlés, en quelque sorte imposés, ont des conséquences sur la culture berbère dont la langue, déjà menacée par une arabisation souhaitée par le gouvernement, est essentiellement basée sur l'oral et possède donc très peu d'écrits. Ainsi les histoires transmises par les anciens au coin du feu sont remplacées par un monologue télévisuel du super bouquet satellitaire. Le petit écran, certes apporte une ouverture sur le monde, mais exhibe ce dont ces familles rurales n'ont pas besoin, leur donne envie d'autres choses (futiles ?), modifie les cultures, bouleverse petit à petit un mode de vie simple et parfois miséreux, mais authentique et préservé.

Tout cela me fait penser que, touriste moi-même, je peux donner envie à certains de quitter leur vallée, leurs champs, leur famille, pour tenter leur chance en ville. Et que par conséquent je suis plutôt mal placé pour faire la morale. Mais ceci n'est pas moralisateur. C'est juste un petit témoignage sur ce que j'ai vu et essayé de respecter et comprendre tant que j'ai pu.



Bref, cette vallée de l'Ourika est très belle. De temps en temps profonde et enserrée entre deux parois verticales et plutôt aride, puis large, évasée et ensoleillée où les cultures sont conquises sur le lit de la rivière

et dans ce cas verdoyante. Après une magnifique succession de ces différents échantillons, après montées et descentes, montées et descentes, montées et descentes, ponctuées de traversées de villages ou de traversées du désert, nous arrivons, du haut de la route, en vue de Setti Fatma lovée au fond de la vallée.

Il reste encore deux ou trois kilomètres à parcourir à vol d'oiseau, environ le double par le chemin. Et c'est donc là que nos chemins se séparèrent car Piane voyait d'un œil inquiet et d'un pied mal assuré le raccourcit que nous lui proposons d'emprunter pour faire comme les volatiles. Le rendez-vous est pris à la terrasse d'un café, le premier arrivé gagne un thé à la menthe au bord de la rivière.

Plus on se rapproche de Setti Fatma, plus on descend en fond de vallée, et plus la civilisation gagne du terrain. Les antennes paraboliques se multiplient sur les toits des maisons, les boutiques refont leur apparition, les vendeurs de bijoux ambulants fourmillent à nouveau, et nous redevons des piétons au milieu d'un monde à quatre roues.

Facilement accessible et proche de Marrakech Setti Fatma est donc un haut lieu touristique, aidé en cela par la présence de célèbres cascades, vers lesquelles des dizaines de vrais et faux guides tentent de nous emmener. Et comme d'habitude, nous déclinons toute proposition puisque, où que l'on aille dans ce pays, il se trouve toujours une personne, sortie d'on ne sait où, pour nous renseigner. Je ne vois aucune raison pour que ça change.

On a mis une bonne heure dans la vue de Piane. Le pauvre s'est perdu dans la montagne.

Pour une fois, on ne choisit pas l'hôtel le moins cher mais la gamme au-dessus (c'est à dire 7 euros la nuit pour deux personnes). Et c'est bigrement agréable de se poser dans un coin propre et presque confortable, de prendre une vraie douche chaude après quatre jours de marche. Mais c'est qu'on s'embourgeoierait presque.

**Vendredi 5 mars 2004**

Le vendredi correspond au jour de la grande prière du Vendredi. Setti Fatma se réveille doucement au rythme d'un dimanche et c'est un doux plaisir de longer la rivière balayée par les rayons du soleil rasant, sans se faire accoster tous les vingt mètres par un potentiel arnaqueur.

A suivre...